Les Glucksmann, un étrange appétit de pouvoir

Steve Jourdin

Les Glucksmann, un étrange appétit de pouvoir

LES ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790

ISBN : 979-10-329-3933-8
Dépôt légal : Octobre 2026
© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs, 2026
5, allée de la 2e Division blindée, 75015 Paris

À Eli, à Güneş…

Avertissement au lecteur

Ce livre n'est pas une fiction.

Il est écrit comme un récit car cette histoire ne pouvait être racontée autrement. J'ai voulu rendre vivante une épopée vieille de plus d'un siècle et qui continue de se jouer sous nos yeux. Les faits ont tous été vérifiés. Les personnages dont il est question ont tous existé, avec leurs élans et leurs contradictions.

Autant le dire : il n'y a pas dans les pages qui suivent l'ambition d'écrire une biographie exhaustive, encore moins officielle, de la famille Glucksmann. Les petites phrases et les indiscrétions n'en constituent pas la matière première. Si ce récit permet de comprendre un itinéraire, de laisser deviner un destin, il aura rempli sa modeste mission.

Le lecteur, je l'espère, apprendra bien des choses, utiles pour lui et pour ses choix futurs. Car ce livre raconte aussi ce que les Glucksmann ont oublié, ignoré ou voulu enterrer.

Première partie

Les croyants

Le petit-fils qui ne sait rien

Paris, octobre 2024.

La rumeur disait vrai. Ce grand gaillard n'a pas grand-chose d'un politique professionnel.

Rendez-vous a été fixé dans un café un peu triste du IX^e^ arrondissement. Trente minutes de retard, pas même une excuse de sa part. Immédiatement, Raphaël Glucksmann tutoie, pose des questions, plaisante. Sans doute une manière de casser la distance entre journaliste et responsable politique.

J'avais commencé par un documentaire, puis l'idée d'écrire s'est imposée naturellement. Il y avait trop de choses à raconter, trop de pistes à explorer. Les dynasties politiques ont cela de fascinant qu'on peut les observer à plusieurs échelles, sur plusieurs époques, pour tenter de percevoir ce qui, à travers le temps, persiste malgré les ruptures.

Je ne le connaissais pas personnellement. Je lui ai vaguement expliqué au téléphone mon projet d'enquête

et il a accepté sans poser de conditions. À peine installé, il prévient :

— Tu vas être déçu, je ne connais presque rien de mes ancêtres.

De fait, rien ou presque du côté paternel, à peine plus du côté maternel.

Il se renverse sur sa chaise et me dévisage un instant.

— Pourquoi ce livre ?

Pas pour l'argent, c'est sûr : les livres sur les politiques ne se vendent pas, m'a malicieusement mis en garde mon éditeur. Alors quand le « héros » n'est même pas un premier rôle de la vie publique…

— Parce que chez vous, il y a toujours une double vie, hasardé-je. Votre grand-père était un agent secret. Votre père a eu plusieurs vies. Il a fini en parlant à l'oreille des puissants. Et vous…

— Et moi ?

— Vous, vous avez décidé d'entrer dans le jeu.

Il ne répond pas.

Je commence alors par lui raconter une histoire qu'il ignore : celle de son grand-père, espion.

L'ennemi intérieur

Londres, 17 mai 1940.

L'ampoule vacille au plafond.

La sentence est proche : dans quelques instants, Ruben sera fixé sur son sort. Il ne se fait aucune illusion. La peine réservée aux ennemis en temps de guerre, il la connaît. S'il est chanceux, il écopera de la perpétuité. Sinon, cela sera le peloton d'exécution dans la sinistre tour de Londres.

Les deux policiers britanniques dévisagent Ruben.

Malgré son dos voûté, ses cinquante et un ans et sa calvitie avancée, il semble encore vigoureux. Pas jeune, non. Mais volontaire. Le genre nerveux. S'il n'avait pas ces foutues menottes aux poignets, il aurait sans doute pu corriger ces agents impérialistes avant de prendre la fuite. Mais il faut se rendre à l'évidence. Son sort est mal engagé.

1940. L'Autriche est en guerre contre l'Angleterre. Ruben n'a certes pas remis les pieds dans la patrie de Mozart depuis des lustres. Mais ses papiers officiels sont

sans équivoque : *Ruben Glucksmann, citoyen autrichien, né en 1889 à Czernowitz.*

A priori, pas de quoi finir pendu dans une prison britannique. Mais depuis l'Anschluss, l'Autriche est une province du Reich. Ses ressortissants sont des citoyens allemands, le pays participe à l'effort de guerre nazi. Aux yeux des agents qui l'interrogent, Ruben est un ennemi.

— *You do not have to say anything, but anything you do say may be given in evidence.*

Lorsque les policiers ont mis la main sur lui, il ne s'y attendait pas. Ce vendredi, il comptait se laisser glisser paresseusement vers le week-end. Aucun retour prévu vers Paris avant la semaine prochaine.

Il avait avalé deux tomates, enfilé le beau costume gris acheté sur Savile Row et bu un café en parcourant le *Daily Express*. En manchette, le journal annonçait que l'aviation britannique avait chassé héroïquement l'armée allemande des rues de Louvain. Mais l'avancée de la Wehrmacht semblait inarrêtable… Ruben s'est resservi une tasse.

Voilà une semaine qu'Hitler a ouvert un nouveau front à l'ouest.

Le Luxembourg est déjà occupé, les Pays-Bas ont capitulé. Restent la Belgique, bientôt soumise, et la France.

Comment mettre Martha et les enfants en sécurité, au cas où les nazis parviendraient jusqu'à Paris ? Ruben n'en dort plus. Il a bien proposé à sa femme de le rejoindre à Londres, mais l'administration britannique tarde à délivrer

un visa. S'il devait leur arriver quelque chose, il ne se le pardonnerait jamais… Pas question de tout abandonner pour autant.

Devant le miroir de l'entrée, il noue distraitement sa cravate. Raté, la queue est trop longue. Il recommence. Après tout, peut-être que Churchill est la solution ? Il faut certes se méfier de cet anticommuniste fanatique. N'a-t-il pas comparé le bolchevisme à une maladie ? Mais il semble avec le recul avoir été le seul à comprendre Hitler. Ruben a immédiatement saisi l'ampleur de la menace, lui aussi.

En 1933, il avait tenu à faire le voyage de Hambourg à Berlin pour assister à l'une des parades monumentales organisées par les SA.

Il ne les avait encore jamais vus de près. Il se souvient que, pour la première fois, il a alors ressenti quelque chose de nouveau : pas seulement de la rage… de la peur aussi, une sensation physique, une décharge qui a traversé tout son corps. Il avait bien essayé d'en parler à ses camarades, mais ils lui avaient ri au nez. Simple soubresaut de l'ordre bourgeois décadent, disaient-ils.

Soudain, des coups secs frappent la porte. Trois coups, puis une voix puissante s'élève.

— Police ! Ouvrez immédiatement !

Un frisson lui parcourt l'échine. Il retire le fédora qu'il vient de mettre sur la tête, jette un coup d'œil à la fenêtre du salon.

— Ne tentez rien de stupide, nous avons cerné l'immeuble.

Ruben réajuste son costume, se passe la main dans les cheveux et souffle un grand coup.

— J'arrive !